



La joue est barrée de timbres, à l'effigie de la reine d'Angleterre, dûment oblitérés. Bons pour le transport des sens... Son arcade sourcilière, décorée d'un sparadrap, serait-elle le coquet camouflage d'une altercation nocturne ou le résultat d'un matin difficile à l'entrée de la salle de bains ? On le sait, quand les artistes redescendent sur terre, ils se prennent régulièrement la réalité sur le coin de la cafetière. « Ce pansement, s'étonne Daho, c'est pour dissimuler un bouton. » Il n'a pas beaucoup de chance, voilà qu'aujourd'hui un orgelet le « défigure ». Bah ! Quand le mental va, tout va. La maquilleuse du plateau de télé va lui arranger ça. « Ah non, pas de fond de teint, j'en ai horreur. Tant pis, je perdrai quelques fans... » A qui plaît-il donc, Daho ? Aux mamans, aux ados ? « Aux mamans et aux papas pervers alors... » Il a beau s'évertuer, depuis des années, à se défaire de l'image de mignon (au sens actuel du terme s'entend, sans aucune connotation libertine à la Henri III), elle demeure. Est-ce dû à sa voix bougonne, à sa gentillesse, à ses musiques pop ? Etienne Daho estime cultiver l'ambiguïté. « Je n'ai pas une gueule de poster, mais certains n'en démordent pas. Je suis très étonné, j'en ris. Je ne donne pas cette image. » Demeure la romantique version Musset 92, trouble et joyeux, anodin et cruel, se jetant à corps perdu dans des histoires d'amour improbables. Il recommande à l'autre de ne point en dire trop. « Moi, je suis quelqu'un qui me brûle, c'est une chance. Je sais que je n'en sortirai pas indemne. Mais je ne veux pas que le partenaire se fasse avoir. » L'album qui vient de paraître est le récit d'une telle épopée. « Il y a beaucoup de détails qui ne concernent que deux personnes. Ce disque est une bombe : si je ne l'avais pas fait, je serais mort. Il y a là une certaine complaisance narcissique... »

Musset, on vous dit ! Le talent plumitif ex-

Le Roman-photo de Daho

*Sur la pochette de son disque, il s'est fait
la tête d'Alain Delon dans « Rocco et ses Frères ».
Une petite gueule de dur.*

cepté. Reste l'élan. L'auteur des *Caprices de Marianne* se définissait comme *extrêmement futile, et pourtant posé, indignement naïf, et pourtant très blasé, horriblement sincère, et pourtant très rusé*. L'amour transpire de chacune des chansons de Daho, indiscret, si-



byllin, maladroit. L'auditeur écoute l'oreille collée à la serrure. L'amour physique y apparaît comme une illumination. « C'est l'histoire d'une rencontre, de "la" rencontre qui ne laisse pas indemne, passionnante et... finie. Enfin, je ne sais pas encore. Il y a là, toute l'histoire, écrite dans l'ordre. Prologue, autodérision, progression, culminance, désillusion, générique de fin. »

Des mots bâclés, lourds, jetés à la hâte dans un style épistolaire. La clé de lecture n'est pas sous le paillason, aussi reste-t-on sur le palier, invité à entrer par la musique, fraîche, soignée avec comme toujours, de forts accents de *Jesus and the Mary Chain*, la langueur en plus. A la surenchère d'images et de concepts, Dahò a préféré le minimalisme. Typographie de machine à écrire sur fond blanc. La plupart des titres ont été enregistrés à New York. « J'étais mon propre producteur. Il m'a donc fallu trouver les lieux, les gens. Ce furent deux mois et demi de guerre mondiale, de Londres à New York en passant par Paris. J'ai viré un nombre impressionnant de musiciens avant de tomber sur ceux qui acceptaient de venir à ma musique. Les vents contraires ont soufflé. L'ingénieur du son s'est fait larguer,



Dahò, trouble, joyeux, anodin et cruel.

Edith Fambuena, qui a coproduit et coréalisé avec moi, a eu des problèmes de cœur, le studio a brûlé, l'album a failli virer au rap et au heavy metal. » Rage, rage ! Pas de quartier. Sus à l'ennemi. De sa Bretagne natale, Etienne Dahò a conservé le goût de la houle, de l'abordage et des métaphores salines. Il aime écrire face à la grande bleue, en Corse.

Il aime aussi naviguer par temps calme. « Cela fait du bien quand ça s'arrête. J'ai besoin d'être privé de liberté, pressé par le boulot, pour savourer ensuite le quotidien. Mais j'ai la chance extrême de pouvoir vivre de ce qui me passionne. »

Son appartement, nous dit-il, est de type zen, nu, lisse. « J'accepte parfois qu'on le photographie, sauf ma chambre qui est du domaine privé. J'ai peu de choses, je ne suis nostalgique de rien, je jette, je donne beaucoup, tout, jusqu'aux vêtements. Le vide est relaxant, on ne se laisse pas parasiter par de l'histoire ancienne et j'ai le sentiment de pouvoir déménager à tout moment. » Besoin de changer d'air ? Etienne Dahò prend soin, dit-il, de ne pas se polariser sur soi sans arrêt. « Tu te reprends ton image dans la tronche tout le temps... Ça me fatigue. » Comment envisage-t-il l'avenir, n'a-t-il pas peur de s'époumoner à faire le chanteur ? Bien sûr, il chante sur le souffle, avec parcimonie mais tout de même... « Je suis confiant. Je n'ai pas peur. A force de le dire, je vais finir par le croire ! Ma seule intelligence est l'instinct. Celui d'aller vers ce qui m'apporte quelque chose ; de difficile et périlleux parfois, d'esquissant souvent mais je suis costaud. L'avenir est plein de promesses et d'ardeur. » ■ *Etienne Dahò, chez Virgin.*